

Augustin et l'amitié

Dieu, à l'origine

●●● **Monique Desthieux**, Genève
Théologienne

Dans l'Antiquité, les Grecs et les Romains ont cultivé et admiré l'amitié.¹ Les grands philosophes comme Platon et Aristote avaient des disciples qui les suivaient, et ces grands maîtres s'attachaient leurs disciples par des liens d'amitié. Aristote distinguait trois grands types d'amitié : celle fondée sur l'intérêt, qui rassemble les gens poursuivant le même but et qui s'associent pour y parvenir - elle ne perdure qu'aussi longtemps que les affaires ou la nécessité l'exigent ; l'amitié fondée sur le plaisir, née souvent au gré des circonstances ou des humeurs, mais peu stable ; l'amitié fondée sur la vertu et le bien, seule représentante de l'amitié véritable. Pour sa part, le grand orateur Cicéron, qu'Augustin admira dans sa prime jeunesse, concevait l'amitié comme « un accord sur les choses humaines et divines, joint à la bonne volonté et à l'affection ».

Dans l'Antiquité, on ne concevait possible qu'une amitié entre égaux. Aristote jugeait en effet impossible toute amitié entre l'homme et Dieu. Ceux-ci seraient trop éloignés l'un de l'autre. Comment l'homme pourrait-il être payé en retour

de son amitié pour Zeus ? se demandait Aristote dans sa *Grande morale*.

Le christianisme divergea de la philosophie aristotélicienne sur les fondements religieux de l'amitié. Dans l'Ancien Testament, les plus belles pages sur l'amitié concernent celle entre David et Jonathan (1 S 19,1 s.). On retrouve 29 mentions de l'amitié dans le Nouveau Testament, notamment chez Luc (12,4) et Jean. Dans l'Evangile de Jean, Jean-Baptiste est considéré comme « l'ami de l'Epoux » (Jn 3,29). Jésus parle à ses disciples de « notre ami Lazare » (Jn 11,11). C'est surtout les mentions de l'amitié dans les « discours d'adieu » qui doivent retenir notre attention : « Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs mais amis, parce que tout ce que j'ai entendu auprès de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Jn 15,13-15). Jésus, après le lavement des pieds, leur livre le sommet de la Révélation : « Pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn 15,13). Lui, qui a tout reçu du Père, accepte de tout remettre pour que nous soyons enfants de Dieu, frères et amis de Jésus.

Cependant, les chrétiens se considérant comme des frères et non comme des amis, la plupart des auteurs chrétiens des premiers siècles ne réfléchiraient pas à l'amitié, si ce n'est Clément d'Alexandrie, Ambroise de Milan, Paulin de Nole² et saint Augustin.

Augustin a toujours éprouvé une joie profonde grâce à la présence de ses amis. S'il concevait l'amitié avant tout comme le lien qui unit deux personnes dans une sympathie mutuelle, la manière dont il comprit l'origine de ce lien évolua au cours de ses conversions successives. Il proposa finalement une interprétation chrétienne de l'amitié, passant et menant au Christ.

1 • Comme en témoignent le *Lysis* de Platon, les livres VIII et IX de l'*Ethique à Nicomaque* d'Aristote, le *De amicitia* de Cicéron.

2 • Illustre sénateur de Milan, Paulin de Nole était contemporain et ami d'Augustin et d'Alypius. Il leur aurait demandé d'écrire leur biographie. C'est un des motifs pour lequel Augustin aurait écrit ses *Confessions*.

Les écrits d'Augustin sont de fait parsemés de nombreux récits de belles et fortes amitiés (amitiés de jeunesse et de maturité, amitiés monastiques, laïques, épiscopales, épistolaires...). Dans les premières années de sa vie, Augustin tend à faire de la sympathie humaine la source de cette attache. Il définit alors l'amitié de manière classique, en citant souvent Cicéron. Il écrit que « l'amitié, vient de traits de caractère communs » entre les âmes. C'est dans cette période que l'on peut rapporter l'épisode de son grand chagrin lors de la disparition de l'ami inconnu. Plus tard, il regardera davantage le rôle de la transcendance.

Disparition de l'ami inconnu

Lorsqu'il est nommé professeur à Thagaste, en 374, Augustin retrouve un camarade d'enfance, compagnon d'école et de jeu. Avec le temps « avait mûri une amitié dans la ferveur de goûts identiques ». Cette amitié, « d'une douceur plus grande que toutes les douceurs de ma vie jusqu'alors », est brisée par la mort. Augustin est atterré : « Cette douleur enténébra mon cœur, et partout je ne voyais que mort. (...) Mes yeux le réclamaient de tous les côtés (...) et j'interrogeais mon âme : pourquoi était-elle triste et pourquoi me troublait-elle si fort ? Et elle ne savait rien me répondre. Et si je lui disais : "Espère en Dieu", elle avait raison de ne pas obéir, parce qu'il était plus vrai et meilleur, l'homme si cher qu'elle avait perdu, que le fantôme en qui on lui ordonnait d'espérer. Seules les larmes m'étaient douces et avaient pris la place de mon ami dans les délices de mon âme » (*Confessions* IV, IV, 9). Augustin comprenait, bien douloureusement, que si sa peine était si intense, c'est qu'il

aimait un être mortel comme s'il était immortel (*Conf.* IV, VIII, 13).

Pour échapper à sa douleur inconsolable, Augustin se rend à Carthage. Ce qui le réconforte et le fait revivre sont « les consolations d'autres amis ». L'amitié consiste alors pour lui à « causer et rire en commun, échanger de bons offices, lire ensemble des livres bien écrits, être ensemble plaisants et ensemble sérieux (...), apprendre quelque chose les uns aux autres ou l'apprendre les uns des autres » (*Conf.* IV, VIII, 13).

Le premier disciple

Alypius (né à Thagaste, comme Augustin) devient son élève. Très vite il éprouve de l'admiration et de l'affection pour son maître, ce qui est réciproque : « Il m'aimait beaucoup, parce que je lui paraissais bon et instruit ; et moi, je l'aimais à cause d'un grand fond naturel de vertu, fort remarquable chez lui » (*Conf.* VI, VII, 11).

Alypius a cependant des faiblesses, il s'abandonne à « cette passion mortelle pour le cirque » (*Conf.* VI, VII, 11). Augustin réussit à extirper ce vice en celui qui va devenir son « frère de cœur » (*Conf.* IX, IV, 7). Il n'hésite pas à « redresser » le comportement de son ami en faisant une satire mordante des jeux du cirque lors d'un de ses cours. Alypius semble lui en avoir été très redevable. On doit même le considérer comme le « premier disciple » d'Augustin.

Cette proximité subit cependant des à-coups. Pour obéir à ses parents, Alypius part à Rome achever ses études de droit et retombe dans ses anciens plaisirs du cirque. Seul le secours d'Augustin, lui aussi arrivé à Rome, le détourne de ces occupations futiles. L'autre caractéristique d'une authentique amitié n'est-elle pas la persévérance et l'acceptation

qu'aux mauvais jours succèdent les beaux jours ?

Lorsque Augustin quitte Rome pour devenir professeur de rhétorique à Milan, Alypius le suit. La période milanaise accentue la proximité entre les deux hommes : ils partagent la table et le toit, les aspirations et les préoccupations. Leur relation d'amitié personnelle reste néanmoins ouverte aux autres, comme le témoigne l'arrivée de Nébridius : « Nébridius, lui aussi, après avoir quitté son pays près de Carthage (...) était venu à Milan, à seule fin de vivre avec moi dans la brûlante passion de la vérité et de la sagesse » (*Conf.* VI, X, 17).

Les joies de l'amitié proviennent à cette époque de quelque chose d'assez indéfinissable. Augustin en souligne le désintéressement : « Je ne voyais même pas de quelle source découlait le plaisir que je trouvais à m'entretenir avec mes amis. Je ne pouvais être heureux sans eux, quelles que fussent l'impétuosité de mes désirs et la facilité de satisfaire mes voluptés charnelles. Ces amis, oui vraiment, je les aimais d'une façon désintéressée, et je sentais bien que par eux, en retour, j'étais aimé d'une façon désintéressée » (*Conf.* VI, XVI, 26).

Alypius a le mérite d'aider Augustin à clarifier sa position sur la chasteté. Il s'étonne de voir son ami « englué » dans une conception aussi triviale du plaisir. Pour lui, la recherche de la sagesse est incompatible avec une vie de jouissances sensuelles : « Alypius me détournait bien de prendre femme, en me serinant qu'il n'y aurait plus aucun moyen, pour nous, de vivre ensemble une vie de loisir assuré dans l'amour de la sagesse, comme depuis longtemps déjà nous le désirions, si j'exécutais ce dessein. (...) Mais moi, je lui tenais tête avec les exemples d'hommes mariés qui avaient cultivé la sagesse, acquis la faveur divine, gardé des amitiés fidèles et ten-

dres. En vérité, j'étais bien loin de ces grandes âmes ; lié par la maladie de la chair, je trouvais de mortelles délices à traîner ma chaîne ; je craignais qu'elle se déliât, et, comme si on avait heurté une blessure, je repoussais les paroles de bon conseil, c'est-à-dire la main qui déliait » (*Conf.* VI, XII, 29). Augustin, avant sa grande confession, pensait qu'il serait trop malheureux s'il était privé des étreintes d'une femme.

Le moteur de l'amitié

Dans la fameuse scène du jardin de Milan, Alypius est aussi présent. Il ne profère aucune parole : il est là, à côté de son ami Augustin qui pleure. Il ne le force pas. Il attend. Quand Augustin lui lit le passage de l'épître aux Romains qui les invite à ne plus vivre dans l'impureté et le vice (Rm 13,13), Alypius se convertit comme son ami.

Nous voyons que l'amitié permet un renouvellement profond de l'attention aux choses et aux êtres. L'ouverture nécessaire dans l'amitié se traduit par une plus grande disponibilité à tout ce qui nous environne. L'amitié met en route. L'amitié est formatrice du regard mais aussi motrice dans l'existence.

L'un et l'autre deviennent ainsi capables, par amitié, de renouveler profondément leurs modes de vie. Retirés à Cassiciacum, ils s'adonnent désormais à l'étude et à la prière. Point n'est besoin de rappeler comment se termine cette première partie de leur existence commune : le dimanche de Pâques 387, Augustin et Alypius reçoivent le baptême. Par la suite, les deux amis chercheront à résoudre ensemble leurs problèmes pastoraux, notamment face aux hérésies donatistes et pélagiennes.

Lorsqu'Augustin est nommé évêque à Hippone, Alypius le suit. Ils vivent ensemble quatre ans, jusqu'à ce qu'Alypius soit nommé évêque de Thagaste. En dépit des 100 km qui les séparent, une distance importante pour l'époque, l'un est l'autre ont le souci de rester très en lien. Leur amitié durera encore 35 ans. Elle sera désormais essentiellement centrée sur le partage des joies et des peines de l'épiscopat.

Par la correspondance d'Augustin, nous voyons surtout Alypius demander des conseils spirituels. L'évêque d'Hippone fait pour sa part appel aux connaissances commerciales et aux talents d'organisateur de son ami. Il aime apprendre concrètement de lui. Leur amitié, qui les rendait interchangeable, révéla des potentialités, chassa les « domaines réservés ». Les huit lettres écrites en commun témoignent de cette force que procure l'amitié.³

De l'amitié à la spiritualité

A travers l'amitié entre Augustin et Alypius, on comprend qu'il n'est de relation humaine possible que dans le dépassement des formes de domination, dans l'acceptation de la distance et de la différence et dans la reconnaissance mutuelle. Quelle richesse de pouvoir partager son expérience et de recevoir celle d'autrui, pour s'ouvrir ensemble à ce que l'on ne peut voir seul !

Au cours de ses conversions successives, Augustin découvrit le lien entre l'amitié et une vie spirituelle authentique. Il énoncera avec force qu'il n'est guère possible dans l'amitié de négliger les convictions spirituelles. Il sera un des premiers Pères de l'Eglise à donner à l'amitié véritable une consistance chrétienne, montrant qu'elle conduit au Christ.

Augustin va reprendre la définition de l'amitié donnée par Cicéron en la complétant, montrant que l'amitié est « l'accord sur les choses humaines et divines (...) dans le Christ Jésus Notre Seigneur et notre paix véritable » (*Lettre 258*, 4). Il proposera une nouvelle interprétation chrétienne de l'amitié dans ses *Confessions* : « Il n'y a pas de véritable amitié, si Toi tu ne la cimentes entre des êtres qui sont unis entre eux grâce à la charité répandue "dans nos cœurs par l'Esprit saint qui nous a été donné" (Rm 5,5) » (IV, IV, 7). Dieu est à l'origine de l'amitié et il l'établit comme une alliance. Il dira par ailleurs : « Heureux celui qui t'aime toi (Dieu), et son ami en toi » (*Conf.* IV, IX, 14).

Augustin n'a pas cessé de célébrer l'amitié au cours de sa vie. Il écrit vers la fin de la *Cité de Dieu* : « Qu'est-ce qui nous console dans cette société humaine, surchargée d'erreurs et de tourments, sinon la foi sincère et la mutuelle affection de vrais et bons amis » (19, 8). Il ne semble pas illégitime de concevoir la vie chrétienne comme une vie d'amitié entre personnes. Non seulement cette perspective a des fondements bibliques, mais le riche témoignage de la vie d'Augustin, désireux de partager une vie de prières et d'études avec ses amis, nous le prouve aussi.

M. D.

3 • *Lettres* 41, 45, 62, 69, 70, 170, 186, 188. Cf. **J.-F. Petit**, *Saint Augustin et l'amitié*, DDB, Paris 2007, p. 51.